

Thème : Sur Le Quai ; Caractères : 13 970 ; Titre : Le Fruit du Pêché Originel

L'inspecteur laissait le vent iodé humidifier sa peau et la paix pénétrer son cœur. Debout et seul sur le quai, surplombant les vagues, il regardait le ferry s'éloigner tandis qu'il en voyait d'autres arriver. Tant de vies allaient et venaient ainsi, réalisant d'un simple voyage pour certains à un véritable projet de vie pour d'autres. Le renouveau c'était le changement. Les jours précédents le lui avaient prouvé. Tout avait commencé un soir d'hiver où, ce qui ne devait être qu'une part habituelle de son quotidien s'était transformé en un véritable cauchemar faisant ressortir les ombres de sa vie.

Debout, et la dominant de toute sa hauteur, il regardait la peau cireuse d'une victime. Malgré les années, sa répugnance envers la mort ne s'était pas estompée. Elle lui inspirait toujours un dégoût immonde qui lui remuait les entrailles et lui imposait une violente nausée passagère.

S'il n'avait toujours pas réussi à s'habituer à cette image pâle de la mort, l'idée que la dépouille du cadavre n'était qu'une enveloppe vide et sans âme s'était bien imposée à lui des années auparavant. Lorsqu'il avait dû se pencher sur le cadavre de sa fille au milieu d'une horde de reporters pour confirmer à la presse son identité, il avait été à la limite de répondre « Non, ce n'est pas elle. Ma fille est morte mais elle n'est plus ici. Elle n'est plus nulle part. » Comme ça, simplement. Mais, forcé par sa condition d'enquêteur réputé pour avoir participé à la résolution d'affaires compliquées, il avait regardé son collègue et meilleur ami dans les yeux et avait affirmé : « C'est bien elle. » sans trahir aucune émotion. Là, il observait sans relâche un énième cadavre et il était déterminé à mettre son assassin sous les barreaux. Poignardé en plein cœur, un fin filet de sang coagulé tachait la chemise déboutonnée du mort. L'arme gisait à ses côtés. En ce moment même, on devait être en train d'annoncer le décès à sa famille. Le policier soupira, déposa son arme et se prépara pour aller la rencontrer lui-même afin d'en savoir plus sur le contexte familial du défunt.

Quelques minutes plus tard, il franchissait le seuil de leur porte en murmurant un « toutes mes condoléances » d'usage pour ce genre de situation. Il montra sa carte de visite où son nom Pierre Langlois était inscrit en capitales fines et lisibles, en-dessous du logo de l'entreprise d'investigation dans laquelle il travaillait. On le laissa entrer, bien qu'avec un soupçon de résistance auquel il s'était accoutumé. Il était bien placé pour savoir que perdre un proche était une chose horrible, mais que devoir en parler ouvertement ne faisait qu'agrandir la plaie. Il entra dans un petit salon d'apparence chaleureuse. Deux femmes blondes l'y attendaient, et il présuma qu'il s'agissait de la femme et de la fille du mort. Des cernes bien prononcées se dessinaient sur les deux visages semblables, et leurs yeux injectés de sang et de larmes trahissaient un même inconfort qui se ressentait dans toute l'atmosphère de la pièce. Le langage du corps de Madame Lacombe montrait certains signes d'impatience compréhensibles. En revanche et étrangement, celui de la fille ne montrait strictement rien – ou simplement de l'ennui. Elle gardait les yeux baissés, les mains sur les genoux, le regard inexpressif et les épaules légèrement courbées. Sa respiration était très lente et régulière, et l'inspecteur Langlois avait presque l'impression d'interrompre une séance de relaxation ou de transe. Puis, fidèle à l'image qu'on se fait d'un spectre, elle se leva et rejoignit sa chambre d'un pas traînant. Langlois resta donc seul avec Madame Lacombe, posant des questions qu'il savait indiscretes mais utiles à l'enquête. Elle y répondit précisément, ne sembla pas omettre

de détails. A la fin de l'interrogatoire, il demanda poliment l'autorisation de faire un tour rapide de la maison. Elle accepta naturellement, et le laissa faire la visite par lui-même tandis qu'elle allait téléphoner. Il déambula dans les couloirs, observant minutieusement les tableaux, photos de familles, de la naissance de la jeune fille au mariage d'amis proches ; il prenait en compte chaque sourire, chaque expression, mais tout cela ne le mena, contre ses attentes et habitudes, strictement nulle-part. Tous ces portraits lui faisaient penser à toutes les familles, même la sienne. Madame Lacombe, quant à elle, lui avait décrit une vie de couple tout sauf anormale, rythmée par de petites confrontations sans importance que tout couple marié subit un jour. Par ailleurs, elle ne connaissait vraiment pas d'ennemi potentiel capable de meurtre. Elle lui avait raconté que ce qui la choquait le plus, c'était qu'il ait été retrouvé mort dans les toilettes de l'immeuble où sa fille prenait ses cours particuliers de danse. C'était en effet arrivé pendant une des leçons.

Aucune empreinte n'avait été retrouvée sur l'arme. On avait juste l'A.D.N. de la femme et de la fille du mort sur les vêtements de celui-ci, ce qui était normal. L'inspecteur se torturait le cerveau pour trouver une piste, quelque chose qui mène autre-part qu'au néant. Quand il songeait à l'assassin, il ne voyait que du flou. Un crime passionnel ? Il y avait pensé. Mais Madame Lacombe avait un alibi, elle était chez elle avec une de ses amies à l'heure du meurtre. Le professeur de danse certifiait quant à lui que la jeune fille n'avait pas pu apercevoir quoi que ce soit, ayant été dans le gymnase à ce moment-là. Il tournait en rond, il en était conscient.

Traversant encore quelques pièces, il se retrouva face à la figure triste et légèrement hostile de la jeune fille. Elle s'appelait Jenny et avait 17 ans, comme il l'avait lu dans les dossiers de l'enquête, mais son visage avait l'air plus juvénile. A cet instant, il avait plutôt l'impression de se retrouver nez à nez avec une fillette apeurée, ce qui le ramena inévitablement à ses propres et trop rares souvenirs de lui accompagnant sa fille à l'école. Jenny l'observait attentivement, se demandant sûrement pourquoi il restait planté là, à la fixer. Il toussota et entra en jetant un regard circulaire autour de la pièce. Il remarqua qu'il devait y avoir plus de photos sur les murs de cette chambre que dans toutes les autres pièces. Elle et sa mère, elle enfant dans les bras de son père, une brochette d'adolescents grimaçants...

- J'aime garder des souvenirs, expliqua-t-elle. Sinon j'oublie trop vite.

Langlois était surpris qu'elle ait pris d'elle-même la parole. Son attitude ne laissait pourtant pas entrevoir une immense envie de s'ouvrir aux autres. Il y vit un bon point de départ pour poser les questions que son travail l'obligeait à poser, pour entamer la conversation.

- Comment vous sentez-vous, depuis la disparition de votre père ? lâcha-t-il en un souffle.

- Comment vous sentiez-vous après la mort de votre fille ? répondit-elle aussitôt.

Langlois ne pris pas la peine de lui demander où elle avait pu avoir cette information. Il était bien trop éberlué par l'audace de la jeune fille.

- Nous ne sommes pas là pour...

- Et est-ce que j'ai l'air d'aller bien ? le coupa-t-elle à nouveau.

- Non, répondit franchement l'inspecteur. Vous avez l'air détruite. Et c'est bien normal, continua-t-il avant qu'elle ne puisse protester.

- Vous savez, vous avez peut-être l'habitude de tout ça, de la mort et de tout ce qu'elle engendre. Mais pour le commun des mortels, cela reste une sorte de fruit défendu.

Tant qu'on n'en connaît pas le goût, c'est une vérité bien sordide qui reste dans l'ombre. J'aurais apprécié ne jamais, jamais en tester la saveur âpre qui reste dans ma gorge et avoir l'impression que, peu importe ce qu'il advient, jamais je n'en oublierai l'affreux parfum.

En rentrant chez lui ce soir-là, le policier repensait encore et encore aux paroles de Jenny. S'il s'était attendu à entendre une référence à la bible de sa bouche, il se serait préparé avant. Il apprécia le calme du dîner en tête-à-tête avec sa femme, savourant ses yeux doux qui lui permettaient d'évacuer les réflexions incessantes de son subconscient. Il avait décidé, juste ce soir, de ne penser qu'aux bras chauds et confortables de sa femme et de cesser de chercher une piste, un indice, quelque chose, même presque rien, pour l'affaire du père de Jenny.

Cette nuit-là, tant son esprit vagabondait et se perdait dans les territoires inconnus qu'étaient pour lui l'ignorance, un cauchemar le fit se réveiller en transpirant, haletant, ce qui alerta sa femme. Il n'avait plus eu de cauchemar si vivace depuis la mort de leur fille. Dans les nuits qui suivirent, ce fût le même cauchemar récurrent qui le tint éveillé des heures entières, car il espérait vainement en percer le secret. Ce mauvais rêve ne racontait rien, c'était juste des images flottantes, incongrues. Il avait beau essayer de les remettre en ordre, rien ne paraissait jamais avoir de sens. Il voyait le rouge sanglant du fruit biblique mélangé à la chemise tachée du cadavre, une tristesse tangible ancrée dans les yeux de Jenny, un sentiment de malaise. Le tout présentait un tableau lugubre et morne.

Les jours passaient, et Langlois avait le sentiment de devenir littéralement fou. Du côté de ses collègues, l'enquête stagnait.

Et les images revenaient, revenaient encore, lui lacérant l'âme. Des cernes aussi noirs que ses pensées marquaient désormais son visage, il n'osait plus fermer l'œil de la nuit. Il ne discutait plus avec sa femme, préférant aller se confier à l'air glacial de la nuit, lorsqu'il ne pouvait plus dormir. Il ne s'intéressait plus aux autres affaires du moment. Il ne voulait plus voir personne. Il ne s'intéressait plus à rien. Lui-même avait l'impression de ne plus exister. Tout cela n'avait pas tardé à le faire sombrer dans les souvenirs auparavant si joyeux, si colorés, mais dorénavant si macabres de sa vie, avant la mort tragique qui avait détruit sa famille. Il pensait à ce qu'il aurait pu faire pour éviter la catastrophe.

Il s'enfermait dans son bureau. Sur les feuilles de dossiers qui trônaient sur la table, il dessinait inlassablement deux éléments : une pomme par laquelle s'écoulaient une substance écarlate et une larme scintillante, éclatante, magnifique. Mais toujours aussi vide de sens. Il laissait couler les heures, brisant des mines, déchirant du papier. Parfois ses yeux se fermaient d'eux-mêmes et il s'écroulait, le front sur le bois dur et froid. Plus le temps passait, plus les sentiments de responsabilité envers la mort de sa fille revenait à son état originel, puissants et le consumant entièrement.

Mais une nuit quelque chose changea. Alors qu'une fois de plus, ses paupières se fermaient sur un autre jour d'abattement, un unique et si simple mot, s'ajouta comme par surprise à son cauchemar lancinant. Ce mot, bien que tournoyant dans les pensées de Langlois depuis des heures, donna une toute autre teinte au tableau, l'éclairant de toutes parts : la culpabilité.

-----

Sur le quai, face à la mer et au bateau qui disparaissait au loin, il se laissa submerger avec un sourire aux lèvres par ses souvenirs des dernières heures.

Il était arrivé en catastrophe chez Madame Lacombe après la révélation qui l'avait frappé. En entrant, il avait glissé une enveloppe dans les mains de celle-ci sans une explication, et, sans attendre, avait gagné la chambre de Jenny. Il l'avait vue allongée sur son lit, le nez dans un livre. Surprise, elle avait relevé la tête avec les yeux agrandis.

- Ce n'est pas de la tristesse, avait-t-il déclaré presque fièrement sans lui laisser le temps de s'interroger. La culpabilité. C'est la culpabilité qui te ronge.

Jenny s'était levée et positionnée bien en face de lui. Ils s'étaient affrontés en un face-à-face silencieux, avant que Langlois ne reprenne la parole, énonçant clairement ses mots, sûr de lui.

- Tu l'as tué. Tu as tué ton père.

Il avait remarqué une lueur de renoncement dans les yeux de la jeune fille. D'acceptation. Presque de soulagement.

- Oui.
- Pourquoi ?
- Le fruit défendu, avait-elle tristement sourit, comme si c'était évident. Vous devez déjà avoir eu des cas comme moi. Je n'en doute pas.

Langlois avait gardé le silence. Oh, oui, il ne savait que trop bien les significations de ce fruit mythique. Des mots tabous comme « inceste » apparurent dans sa tête, associés à toutes les interprétations de ce fameux symbole. Et pour lui, tout devenait clair.

- Je suis enceinte, avait-elle murmuré sans une seule trace de honte dans la voix. Je l'aimais, vous savez ? Je l'aimais réellement.

Des larmes ruisselaient désormais sur son visage enfantin pourtant souriant.

L'inspecteur et l'adolescente avaient passé encore de nombreuses minutes à s'expliquer. Lorsqu'ils étaient sortis de la petite pièce, ils avaient retrouvé Madame Lacombe se frottant les yeux, tenant d'une main l'enveloppe ouverte et de l'autre deux billets de ferry que l'inspecteur leur avait fournis : deux allers simples. Lentement, ils avaient tous les trois quitté la maison que les deux femmes ne devaient plus jamais revoir. Elles disaient adieu à un lourd passé. Langlois savait tout, désormais.

Devant le risque de difficultés financières si elle avait quitté son mari, Madame Lacombe s'était vue obligée de fermer les yeux sur ses agissements, aimant de trop près la petite. Le professeur de sport avait été mis dans le secret pour garantir que l'innocence de l'adolescente ne serait pas mise en doute.

Là, sur le quai, les yeux perdus vers l'horizon, Langlois ne regrettait plus rien. Il ferait clore l'affaire. Ce n'était pas la première fois qu'on classerait un dossier sans avoir un responsable. Il avait offert la liberté à une meurtrière, et jamais depuis la mort de sa fille il n'avait été emplí d'une si grande sensation de bonheur. Il s'était admis à lui-même qu'il n'aurait rien pu faire pour la sauver. Il était désormais en paix avec ce décès mais surtout avec lui-même. Car il garderait toujours en talisman la dernière chose que lui avait dite Jenny. *Tu aurais été un père merveilleux. C'était tout ce qui importait.*